

*J. Bassett Trumper (in corso di stampa)*

## La structuration lexico-sémantique de phytonymes romans: le rôle du trait distinctif de la «rondeur» et la création de prototypes

Il convient de proposer deux prémisses et leur corollaire. En premier lieu, la lexicographie, non associée à une analyse sémantique complexe qui comprenne le concept du prototype risque de se borner à une enquête restreinte à des listes, sans doute intéressantes, mais sans connectifs systématiques. Pour la théorie du prototype qui fait référence aux plantes v. Berlin (1992), Ellen (1996), les articles de Atran, Berlin, Ellen, Maddalon et Trumper dans Ortalli-Sanga (2004), et pour ses conséquences pratiques dans l'analyse de la phytonymie les articles dans Vigolo, Maddalon, Zamboni (2003, 13-90). Rappelle que la dialectologie la plus efficace est celle qui s'allie à l'analyse ethnolinguistique la plus exacte possible. En deuxième lieu, il est évident, si l'on regarde les mots dialectaux de l'Italie du Sud pour les papavéracées, que le même trait *enflé* = *rond* du système ethnobotanique latin (base \*PAP-, IEW 94) a été projeté dans le roman (dialectes calabrais, vénète septentrional, frioulan). À ce trait on ajoute ceux de la valeur thérapeutique de la plante (Rolland 1. 190-3) et de la période de sa fleuraison (*cucumaju* «coucou de mai» renvoie à la première apparition de la plante qui coïncide avec celle des coucous: *chelidonium* < *χελιδόν* «hirondelle» renvoie à la première apparition des hirondelles qui coïncide avec celle de la plante<sup>1</sup>), ainsi que celui de la couleur, qui a été tout à fait marginalisé. Si l'on examine l'ethnosystème de l'Italie du Nord, excepté le Frioul, on découvre que le trait de la rondeur a été marginalisé et l'on observe l'émergence d'un type lexical ROSA/ ROSULA associé à ROTA. Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut partir de la lexicalisation d'un thème qui à l'origine représentait la grenade, c'est-à-dire le type grec RHOEAS devenu une icône de la rondeur et de la rougeur, qui est transmis de la grenade au coquelicot (Théophraste: **rōi** et dérivés), portant avec lui les traits «rondeur + rougeur». C'était en premier lieu la grenade qui faisait fonction d'icône et de prototype de la «rougeur» et de la «rondeur» (Isidore, Origines 17. 6), en se projetant sur le coquelicot. Le coquelicot, pour sa couleur identémique et pour la rondeur qui le caractérise, devient le nouveau prototype des mêmes traits. Ainsi, le résultat de l'étymon \*SER- > \*SR-OU-, tout à fait plausible dans le cas de la grenade (**rōi**), qui possède deux traits iconiques visibles, se projette sur d'autres plantes rouges et rondes comme le coquelicot, puis, par le biais du coquelicot, sur d'autres plantes encore. La diffusion de \***rōc**a (coquelicot < grenade) s'effectue grâce aux médecins grecs et ce mot, qui porte avec lui les traits susdits, cherche maintenant d'autres noms de plantes associées pour transmettre la même image, en produisant des contaminations entre les nouveaux mots et le *rhoeas*. Penzig 1. 334-335

---

<sup>1</sup> Cf. Bertoldi in *Archivum Romanicum* 7, 275-287 (1923), motivation rappelée dans Pellegrini-Zamboni 1. 308-9. Le premier renvoi à une telle explication évidente du nom se trouve dans le Ps.-Diosc. latin (*De Herbis Femininis*) chap. xviii «*Celidonie, ideo dicitur, quod ad aduentum hirundinum uideatur erumpere*».

(*Papaver* sp.) en fournit un exemple sur le territoire italien. L'observation des atlas européens met en évidence la diffusion généralisée de tels prototypes. Le diminutif RÖSULA (< RÖSA) était déjà présent dans le latin tardif chrétien. Pour l'extension des rosacées aux papavéracées il faut que RÖSA soit un prototype chromatique et de forme, il faut qu'il y ait l'union RHOEAS × RÖSA. Les dérivés italiens se produisent donc grâce à la contamination RHOEAS × RÖSULA/ RÖSA ou à celle des trois termes (RHOEAS × RÖSULA/ RÖSA × RÖTA). Pour les détails cf. Trumper (2004, 17-21).

Je voudrais ajouter à ce thème de la transmission iconique l'idée que quelquefois la dérivation directe d'éléments intérieurs du système d'origine a été gênée par la pression externe de ce que l'on appelle les *Kulturwörter*. Ceci est assez clair si on examine le rôle que joue le slave макъ dans la structuration du sous-système roumain des papavéracées (Borza 1968, 123-4). L'hypothèse de l'emprunt septentrional a été contestée dans le cas du roman alpin («magüies»): on postule l'existence d'un dorisme botanique assez rare des *Botanologia* du Moyen Âge qui aurait pénétré dans l'ethnobotanique<sup>2</sup>. On a refusé d'évaluer de manière équilibrée la diffusion de l'emprunt botanique grec RHOEAS dans la médecine et la pharmacopée latines et médiévales, grâce aux monastères. Je crois, pourtant, que dans cet emprunt on trouve la source d'une création basée sur la couleur et la forme, par laquelle on expliquera presque tous les noms fondés sur des processus métonymiques opérants dans les langues romanes. Le premier moment de notre recherche consiste dans la reconnaissance de traits sémantiques tels que *rondeur* et *couleur* (en termes d'une morphologie visible à l'œil nu) qui sont des éléments primaires dans la structuration de champs phytonymiques. On constate, cependant, l'absence du terme \*maconium dans les *Botanologia* du Moyen Âge. Μῆκων dorique = ~~nhkw~~ (verbe dérivé ~~nakwaw~~) est présent dans le grec périphérique, dans le calabro-grec d'aujourd'hui (Karanastasis<sup>3</sup>), ainsi que dans la toponymie calabro-romane, malgré les assertions d'Alessio et de Rohlf. Alessio (*Saggio di Toponomastica Calabrese*, Napoli 1939: 232, n° 2298a, 2298b) reconduisait Mâconi (Majerato & Capistrano, VV) à ~~ma~~ ou à ~~Mak~~. Il n'y a pas de trace de bataille historique, alors que Mâconi de Capistrano abonde de près pleins de coquelicots. Étant donnée l'absence du dorisme en Occident (sauf en Calabre), on est obligé de recourir à l'hypothèse du germanisme (< \*MAGU-, alem. *Mohn*) dans le gallo- et italo-roman, accepté avec remorphologisation \*MAG-ON- > \*magōnia, malgré les assertions présentées dans Pellegrini-Zamboni 2. 487. Ceci fait réfléchir à la présence des *Kulturwörter* non seulement comme de simples emprunts mais aussi avec la fonction d'éléments structurants du système phytonymique; en effet, ceux-ci effectuent la restructuration des mêmes éléments intérieurs. Des éléments externes deviennent de nouveaux éléments intérieurs structurants.

<sup>2</sup> Pellegrini-Zamboni 2. 487 déclare le dorisme «facilmente trafilato attraverso la farmacopèa med. che ben conosceva le teste di papavero e le loro qualità». En dépit de cela, les textes médiévaux, les *Botanologia*, portent toujours meconium, mic[h]onium etc., jamais maconium.

<sup>3</sup> Karanastasis (1976, 344 [n° 36] et 1982: 150; Karanastasis 3. 416 [~~nakkwaw~~ = ~~nakwaw~~ = ~~koinourai baqia~~], enregistre un dérivé grecanique (calabro-grec) de ~~nhkw~~, le verbe dénominal ~~nakwaw~~ «dormir d'un bon sommeil».

## 1. La «pomme», prototype de la rondeur

L'enquête historique doit réfléchir aux éventuelles transformations des sociétés analysées, aux changements culturels survenus au cours des siècles, et en particulier à la possible dérive des rapports lexico-sémantiques à l'intérieur des ethnotaxonomies. Un exemple de dénaturation du développement des termes phytonymiques de l'indo-européen est l'histoire de la «pomme». Ceux qui insistaient pour dire que la terminologie était exclusivement indo-européenne étaient par conséquent obligés de distinguer des langues à base \*H<sub>A</sub>OBL- (IEW 2: centre, ouest et nord de l'Europe) de celles à base \*MOH<sub>A</sub>L- (Méditerranée, Balkans, Asie Mineure). Ceux qui insistaient pour dire qu'il s'agissait d'un emprunt vétéro-sémitique pour «objet rond» n'avaient jamais démontré la diffusion d'une telle racine (l'abal) en dehors du Geez et du sémitique plus occidental (Vennemann 2003, cf. Cohen, Bron & Lonnet 1. 3B, 1994). On pourrait soulever deux objections insurmontables: (1) la pomme, selon les paléobotanistes, a été domestiquée par le moyen d'une technologie, si primitive soit-elle, du greffage, qui commence à s'étendre aux VIII-VI siècles av. J.-C.<sup>4</sup>, (2) il y avait une diffusion plus ample de la base H<sub>A</sub>OBL- dans le sud que celle que l'on avait postulée dans le passé (on ne renvoyait qu'à la forme osque ABELLA).

En premier lieu, il est trop difficile de postuler la diffusion d'un *Kulturwort* sémitique, étant donné que le protosémitique ne possède qu'un proto-lexème pour le genre *Prunus* (Fronzaroli 1969, 290-291), mais pas pour les autres rosacées. Après les conclusions

---

<sup>4</sup> L'hypothèse «diffusionniste» que *Malus pumila* × *Malus sylvestris* ait commencé à être exploitée par le moyen du greffage dans l'Asie sud-occidentale, puis qu'elle se soit répandue du Caucase vers l'Occident, se trouve d'abord chez Vavilov 1951 (Harlan 1986, 22 y ajoute la difficulté d'identifier les centres de la diffusion). Watkins (1984, 248) date sa culture des «earliest historical times», Zohary (1986, 13 ss.) de la période 1000-700 av. J.-C. D'autres tel que Spiegel-Roy (1986, 207) affirment que la culture dépend des techniques du greffage à disposition [«Domestication would have to depend on grafting»], même si la pomme sauvage et le fruit du sorbier sauvage et ainsi de suite ont été recueillis dans la société des «chasseurs-cueilleurs» [«Apples belong to the oldest fruit ever gathered and were probably first unintentionally, later intentionally domesticated»]. Pour les difficultés concernant une datation précise v. Zohary-Hopf (2000, 170-175). Dans le *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* (1. 368-372), Hopf avait d'abord considéré les premières références à la pomme comme des références à des spécimens de *Malus pumila* et *Malus sylvestris*, c'est-à-dire à la pomme sauvage, à des espèces croisées et aussi aux pommes cultivées, en proposant que les variétés cultivées remontaient à la période de la rédaction finale du Pentateuque (1200 av. J.-C.), mais aussi à celle encore plus lointaine du règne de Ramses II (1300-1250) qui aurait cultivé déjà des espèces croisées de *Malus* dans le Delta du Nil, hypothèse qui se heurte à celle adoptée par la suite dans Zohary-Hopf 2000. V. pour le problème de ce qui représenterait la «pomme» biblique (תַּפְּחִי) Moldenke & Moldenke (1952, 185): ils rappellent les hypothèses les plus probables: (1) il s'agit de *Malus pumila* × *Malus sylvestris*, hypothèse démolie par les botanistes vers 1930, (2) «pomme» = *Cydonia* sp., hypothèse débattue par W. M. Thomson en 1860 et qui revient à l'hypothèse clef que la pomme homérique fût le coing, (3) «pomme» = *Prunus armeniaca* «abricot», hypothèse que Moldenke & Moldenke acceptent comme référentiellement pertinente à cause de la morphologie et de la couleur du fruit tel qu'il est décrit.

auxquelles a abouti Hamp (1990; 1996) sur vadhë/ vadhëz (*Sorbus* sp.) de l'albanais<sup>5</sup>, on propose ici un dérivé de la base H<sub>A</sub>OBL-, en supposant (a) qu'il s'agisse de deux bases indo-européennes, (b) que le thème \*MOH<sub>A</sub>L- indique en premier lieu les fruits ronds à peau lisse (sorbes, coings, pommes etc.) pour passer ensuite au signifié spécifique de «pomme» (*Malus* sp.). Deuxièmement, les mots qui indiquent *Prunus* sp. dans les dialectes italiens nord-orientaux (*àmolo*, *àmul*, *èmul*) puisent leur origine lointaine dans la base gallique qui remonte au thème \*H<sub>A</sub>OBL-: la première reconstruction des romanistes était \*ABALLO- (> \*ABALL-INCA, FEW 1. 2, 24. 1-2), basée sur le mot 14 du Glossaire d'Endlicher (Mommsen 1892, 613, période ca. 700 après J.-C., Zimmer KZ 32, 230). L'étymologie du fr. *amelot*, *amélanchier* (< prov. *amelenca*) était proposée en ces termes par Schuchardt ZRP 26, 421 (contamination entre lat. MĒLUM/ MĀLUM et gall. \*ABALLON), mais refusée par Meyer-Lübke (REW 9696). Bolelli l'a proposée en 1941 (ID 17, 134-135), Baldinger (1988 n. 332) aussi. Grzega (2001, 50), ainsi que Pfister-Lupis (2001, 73), croyaient cependant que la géodiffusion extrêmement restreinte de ce mot et son apparition tardive prouvent qu'il ne s'agit pas d'un celtisme ancien du latin tardif. Je ferais deux objections à cette prise de position: (a) si on ajoute aux mots gallo-romans les dérivés *àmolo*, *àmul*, *èmul*<sup>6</sup>, la géodiffusion est enrichie et amplifiée<sup>7</sup>; (b) la base protoceltique qui serait issue de l'indo-européen \*H<sub>A</sub>OBL- donne \*ABAL-O- en bretonique, \*ABAL-U- (n.) en goidélique (> v. irl. *ubul[l]*) pour le faux fruit, \*H<sub>A</sub>OBVL-N-EH<sub>A</sub> > \*ABALLĀ pour l'arbre (bretonique et goidélique). Il n'existe pas de forme \*ABALLO- «pomme»! Cette invention fausse toute l'argumentation ultérieure. À propos d'une variation \*ABAL- ~ \*ABUL- Hamp ZCP 37, 164 rappelait la variation dialectale *afal* ~ *afol* du cymrique parlé: on y peut ajouter la même variation *criafal* ~ *criafol* *Crataegus* sp.<sup>8</sup>. Ce qui renforce l'hypothèse de Wartburg, de Baldinger, et de Hamp, contre les critiques de Pfister-Lupis et Grzega, semble être la présence dans le latin tardif de mots tels que AMALUSTA, AMA[O]LOCIA (Ps.-Apul. 23, 12-13, *Anthemis cotula*), DINUPULA, SINUPULA (Ps.-Apul. 67, 8, *Bryonia* sp.), tout comme la forme grecque tardive *kinouboil a*<sup>9</sup> (= *nhlwaon*, *Bryonia cretica*, Ps.-Diosc. RV 4. 182)<sup>10</sup>. D'ailleurs, *brabul on* *brabil on* «prunier sauvage» existe dans le grec classique; cette forme, quelle que soit l'origine de l'élément *br[a]*-, présente une évolution directe vers le mod. *abrahil o*, qui montre une assimilation *-abul on* > *-nhl on*. À propos des

<sup>5</sup> Hamp conteste l'étymologie traditionnelle de ce phytonyme (hypothèse de Jokl, reprise en suite en Orel 1998, 492, Demiraj 1999, 411).

<sup>6</sup> Trumper-Vigolo (1995, 165-166), Rossi (FPA 145 mot 298), Tomasi (1992, 29), Ninni (1891-2, 125), Boerio (1856, 32 col. A), Naccari-Boscolo (1982, 13) pour les dialectes stricto sensu Vénètes; Croato (1986, 4), De Lorenzo Tobolo (1977, 5) pour les dialectes Ladino-Vénètes; Rosamani (19902, 20) pour le Vénète julien et istrien; FPF 1. 152-159, 205-210 pour le Frioulan.

<sup>7</sup> J'ajouterai que Battisti, DEI 1. 173 (1951), Doria, DESF 2. 657 (1984), et Trumper-Vigolo (1995, 42-43) proposent tous une étymologie celto-latine pour ces phytonymes, c'est-à-dire \*ABAL-.

<sup>8</sup> Hamp (op. cit. 164 note 8) avait aussi observé «The mention of Wartburg's use of MALUM as a contamination to explain Occitan. *amelanco* is much more to the point, surely we must see here the Celtic etymon (with -l- or -ll-?) crossed with encroaching MALUM or mela».

<sup>9</sup> La structure ressemble à celle de *kunotal a* [cf. lith. *šun-obuolas*]: la glose d'Hésychie donne l'équivalence *kunotal a* *ta* *kokkumal a*. On a donc l'équivalence finale *kinouboil a* = *kunotal a* = *kokkumal a*.

<sup>10</sup> Plutôt qu'aux formes d'Europe méridionales ou aux formes balkaniques, on pense aux dérivés dialectaux gallo-romans, contaminés sans doute avec AMARUS.

formes telles que AMOLOCIA, on remarque une variation dans les codes de Pseudo- Apulée avec AMULOCIA ~ AMALOCIA ~ AMOLATIA ~ OBULATIA, dont la dernière variante rappelle des formes goïdéliques. On note dans AMALUSTA un formant collectif -USTA, utilisé pour former des collectifs phytonymiques bien connus dans les langues celtiques (Pedersen VKG 1 §49, 2 §§366, 395). On aurait pu objecter qu'aucun mot (AMULUSTA etc.) n'indique de manière très claire l'*Anthemis cotula*, plante puante, associée à la *Matricaria chamomilla* < **xamaiθhl on** < **nh̄fon** «pomme». Strömberg (1940, 51) et Carnoy (1959, 75) expliquent -**nh̄fon** dans ce composé comme un rappel de l'odeur de pomme que présente la *Matricaria* (explication due à Ps.-Dioscoride<sup>11</sup>). Mais il est également vrai que toutes les plantes ici nommées ne possèdent pas une odeur agréable, au contraire quelquefois désagréable, quelquefois sans odeur particulière sensible, c'est pourquoi André (1985, 60) objecte que le nom est dû à la forme du fruit. On remarque aussi que dans les langues celtiques *afal*, *aval*, *ubhull* caractérisent bien des plantes pour la forme RONDE des fruits ou des fleurs, par ex. *Aristolochia* sp., *Bryonia nigra*/ *Tamus communis*, *Citrus bergamum*/ *Citrus aurantium*/ *Citrus limon*, *Cydonia* sp., *Mespilus germanica*, *Prunus persica*, *Punica granatum*, et aussi *Crataegus* sp., *Sorbus* sp., *Rubus chamaemorum*/ *R. rubiginosa* etc. Il est inutile de citer ici toutes les extensions aux objets ronds, à la pupille de l'œil, aux yeux mêmes, au larynx, et ainsi de suite, avec une iconicité qui s'étend à tout ce qui est rond, comme l'écrivait déjà Vendryès, LEIA A-6.

Il n'y a pas besoin de citer tous les usages celtiques, sinon pour l'extension sémantique des dérivés de \*H<sub>A</sub>OBVL-, qui ont, plausiblement, aussi produit la base \*AMUL-, dont les résultats se trouvent dans l'Italie nord-orientale et ailleurs. **Mh̄fon** grec (dorique **nh̄ton**) s'est aussi étendu jusqu'à indiquer, comme prototype de la rondeur, une série énorme de plantes et de fruits. Il faut rappeler que dans ses premières apparitions **nh̄fon** n'indique point la pomme mais plutôt le coing (Odyssee 7. 120; Herod., Hist. 1. 195. 7<sup>12</sup>). Il serait inutile de citer toutes les formes et signifiés enregistrés dans le TLG; il suffit de dire que le trait «rondeur» prévaut, projeté dans la structuration de bien de phytonymes classiques. Le latin MALUM/ MELUM suit tous les développements possibles de **nh̄fon**, en premier lieu vers d'autres plantes, vers d'autres fruits, puis vers une riche série de métaphores, comme l'observent Ernout et Meillet de manière irréfutable (DELL<sup>4</sup> 381).

En faveur de la centralité de la pomme et de son usage en tant que prototype du «fruit rond» ou de «rosacée à fruit rond», «plante à fleur ronde», d'icône de la rondeur elle-même, il suffit d'examiner un certain lexique phytonymique roman pour des types de *Amelanchier* sp., *Crataegus* sp., *Prunus*, *Rubus*, *Sorbus*, exemplifiés dans la liste qui suit (1-9 se réfèrent respectivement aux groupes romans 1. provençal [Rolland; Baldinger], 2. piémontais [Sella], 3. vénète central [Trumper-Vigolo], 4. vénète septentrional [Rossi; Breda], 5. frioulan [Pellegrini-Zamboni 1982], 6. calabro-lucain archaïque, 7. calabrais septentrional, 8. calabrais moyen, 9. roumain [Borza]). Le microlexique ainsi disposé et référentiellement défini s'organise selon des traits distinctifs prédéterminés par une icône évidente de la rondeur («boule X», «pierre Y»), BOB-, forment les exemples de la catégorie A, puis par des racines \*AM-, \*MEL-/ \*MOL-/ \*MAL- (≈ MAR-), qui constituent les catégories B et C, c'est-à-dire A. référence primaire à «boule», «pierre»: *Amelanchier* sp. (vén., frioul.), BOB-, phono-icône de la rondeur, pour *Prunus cerasifera* (roum.); B. base \*AM-, y compris les

<sup>11</sup> De Herbis Femininis xix «Camaemelos. quod mali odorem habeat dicta».

<sup>12</sup> Cf. les observations relatives en *Reallexikon für Antike u. Christentum* 1. 493-494.

variantes *ampon-*, *ampul-*, *amol-* etc.: *Prunus cerasifera* (vén., frioul.), *Prunus domestica insistitia* (vén., frioul.), *Rubus idaeus* (prov., piém., vén., frioul.); C. base \*MVL- étendue: *Crataegus* sp. (roum.), *Prunus avium* (frioul., calabr.; en roumain il s'agit d'un emprunt slave), avec variante MAR-: *Crataegus* sp. (vén.), *Prunus avium* (vén., calabr.).

Liste partielle des rosacées: *Amelanchier ovalis* Medicus/ *Amelanchier vulgaris* Auct. 1. amelancier, 2. pumín, brüšlín, 3. balôte de prête, balôte de galo (arbre: peraro mato, spin-mòro, spin-de-orco), 4. perèr mat, perçençèr, spin-mòro (fr. giàsene blanche), 5. (fr.) stànziche, bisuvigne, 6. prajinilla, 7, 8, 9 \_\_, *Crataegus monogyna* Jacques/ *Crataegus oxyacantha* auct. 1. espina, 2. spina bianca, bòssula, 3. marendolaro (fr. àmolò mato), 4. spin de pandòrs, spin bianch (fr. pandòrs), 5. spin de brombolit, spin blanc, piruciâr, 6. prajinilla, spina santa, parrarona (pirarrunu), 7. piràjina, spina-pùlice (fr. cerasedda), 8. spina-pùlici, spiricassaru (sperrisicu), puliciaru, prajinaru, 9. mārācin, păducel, *Prunus avium* L. 1. cereis, 2. sirésa salvéia, 3. marinolaro, 4. çaresèra, 5. manelâr, 6. cirasu amaru (arbre: ped'i cirasu), 7. grisùommu, amariellu, (arbre: ped'i cerasu), 8. cerasara, marinara, ariminara, 9. mälín, *Prunus cerasifera* Ehrh. 1. cereis, 2. sirésa da Spagna, 3. amolaro, 4. amolèr, 5. emolâr, 6. ped'i cirasu, 7. visciulu (arbre: ped'i cerasu), 8. cerasara, 9. corcoduș, bășicute, buburuțe, *Prunus coccumilia* Ten. 6. àtria, vruma (-èlla), 7. cucumieliu, cacamieliu, trigna, vardăcchja, *Prunus domestica domestica* L. 1. prunier, 2. bargnun, 3. brombaro, brugnaro, susinaro, 4. susinèra, 5. brombolâr, 6. (= *Prunus coccumilia*), 7. prunu (bbrunu), cùocula, 8. prunara, 9. prun, *Prunus domestica insistitia* Schneider 1. prunier, 2. bargnun, 3. amolaro, 4. amolèr, 5. emolâr, 6. cucullu, vulicina, cașcavella (vruma), 7. alicina, cașcavedda, 8. cașcavedda (prunara), 9. prun, *Prunus padus* L. 1. ?, 2. pûta, 3. vissolaro, 4. auçiòle (fr.), 5. ciarèsâr salvadi, 6. cirasu saüvâggiu (arbre: ped'i cirasu), 7. ceras a mmazziettu (arbre: ped'i cerasu), 8. cerasara (fr. cerasu servaggiu), 9. mälín, *Prunus spinosa* L. 1.?, 2. bargnun salvéi (bòssula), 3. brombiolaro, brombaro, brugnolaro, 4. brombolèr, brugnolèr, susinèra mata, 5. brugnolâr (salvadi), 6. àtria, vrumella, trigna, pirone agristu, 7. susumelia, trigna, 8. ?, 9. porumbar, *Rubus idaeus* L. 1. ampoun, 2. ampún, àmpula, ampogna (frambòš), 3. frambolaro, sampognaro, 4. frambolèr, mulighèr, 5. frambolâr, muieâr, 6. frammosa, cívuz'i ruvetta, 7. frammosa, 8. rahanijài, amùghira gredda, 9. smeur (malinà), *Rubus saxatilis* L. 1. rometz, 2. ruéi, 3. (= *Amelanchier* sp.), 4. scarambin, scarambiéi, s-ciarandiéi, 5. bisugnàrie (fr. bisuvigne), plusignâr (fr. stànziche), 6. rùvulu, ruvetta, ruvit[t]ale, 7. ruviettu, raja, spinaru (sbràcasciu), 8. ruvettaru, spràcasciu, 9. mur, *Sorbus aria* Crantz 1. pom salvatge, 2. pom salvéi (ursèla), 3. biancaro, 4. perambolèr, arsepolèr, 5. blanchjâr, 6, 7, 8, 9 \_\_, *Sorbus aucuparia* L. 1. sorbier, 2. tùmèl, tam[b]lin, 3. sorbolaro, molessaro (fr. malùdene), 4. meléster (fr. pomèle de meléster), 5. melecîâr, 6. sùrivu (sùvuru), 7. sùorvu, -ulu (sùorbu), 8. survara, 9. sorb, scoruș, merișor, *Sorbus domestica* L. 1. sorbier, 2. ?, 3. sorbolaro, 4. sorbolèr, 5. cierbolâr, 6, 7, 8 (= *Sorbus aucuparia*), 9. scoruș.

Étant donné le lien sémantique et formel entre les éléments 1. AMOL-/ AM-, 2. MVL- (> MAL-/ MOL-/ MEL-), 3. MAR- et le latin MĀLUM, il serait difficile de ne pas conclure qu'il y a des points assez clairs en faveur de l'argumentation d'un rapport systématique et étymologique entre toutes ces formes, suffisant pour postuler que des protoformes \*AMUL-/ \*MUL-/ \*MOL- soient des réflexes lexicaux d'un prototype <rondeur> qui est bien présent dans la structuration des noms de plantes à fruits ronds et à peau lisse. Il semble dès lors de rigueur de faire de nouveau renvoi au prototype lexical d'où dériveront non seulement le latin MĀLUS etc. mais aussi les thèmes romans qu'on a analysés précédemment, avec le retour continu d'une base qui appartient à la latinité submergée, c'est-à-dire à \*H<sub>A</sub>OBL- (Gamkrelidze-Ivanov 1995, 1. 550-553 \*AMLU-), qui donne vie à une nouvelle protoforme indo-européenne ajustée \*H<sub>A</sub>OM[H]L-. Comme le disent ces auteurs, à partir d'une base ainsi -construite on a l'emprunt indo-européen déjà attesté dans la forme \*alma <pomme> (métathèse) du Proto-Turcique. J'ai de fortes réserves à admettre comme eux une protoforme \*ŠAMLU-, mais il est pourtant facile de voir un certain rapport entre une telle protoforme qui embrasse l'hittite *šam[a]luwant-* <pomme>, le scr. *āmrah/ āmrām* <mango> et le kafir *am'ar* <grenier> (Gamkrelidze-Ivanov 1995, 1. 833) avec une forme extra-indo-européenne ancienne, hattique *šawat* (< *šawal*). C'est peut-être la combinaison d'une

protoforme  $*H_AOM[H]L-$  et le protohattique  $*šawal-$  qui expliquera la diffusion d'un thème  $*wašl-$  (emprunt) dans les langues kartvéliques (Gamkrelidze-Ivanov 1. 778). Les deux grands indo-européennistes affirment, cependant, qu'il s'agit de deux thèmes opposés  $*(\dot{S})AMLU- \sim *MAHL-$  dans une opposition binaire entre rosacée ronde sauvage (sorbiers + pommes etc.) et pomme cultivée (id. 1. 553). Grâce aux formes romanes citées ici je répliquerais qu'il s'agit peut-être d'un seul thème  $*H_AOM[H]L-$  «fruit rond» qui génère les mots pour les pommes, les prunes, les sorbes, les greniers, jusqu'aux mangues, et qui explique l'emprunt indo-européen en turcique ( $*amla > *alma$ ).

La liaison évidente entre une base  $*H_AOM[H]L-$  «pomme» (fruit rond) + «rondeur» et une base proto-afro-asiatique,  $*'B-L-$  «enfluer», «plénitude», «rondeur», n'implique point que la deuxième forme fonctionne comme substrat pour la première, comme le voulait Vennemann. Il y a une base commune  $*B(V)HL-$  «enfler» qui réunit les deux: cela suffit pour que Gamkrelidze et Ivanov 1. 548 prennent position contre ceux qui proposent l'hypothèse d'un emprunt par contact dans l'indo-européen. D'ailleurs, en faveur de l'hypothèse d'un lien fort entre  $*H_AOM[H]L-$  «fruit rond» et  $*BE[H]L-$  «enfler», il y a la dérivation toute régulière  $*ML- > BL- / *MR- > BR-$  dans les langues celtiques dès l'antiquité: ces langues pouvaient hypothétiquement fonctionner comme trait d'union pour favoriser le développement commun celto-germano-slave de cette base avec l'extension de signifié «fruit rond» > «pomme». La base du sémitique occidental |'abal-|, à laquelle on renvoie, était proposé comme base commune entre le sémitique et l'indo-européen dans les vieilles études de Möller (1906: 76, 109-110, 267, 1911: 26-27), qui avait lié le proto-indo-européen  $*B^HL-A_1-$  ( $*BL-H_A-$ ) et le protosémitique  $*M-L- / *B-L-$  («s'enfler», «être rond») comme produits d'une base commune aussi bien à l'indo-européen qu'au sémitique. On pourrait alors penser plus à une question de Nostratique qu'à des problèmes de substrat. Pourtant, il faudrait remarquer que Fronzaroli 1964, 266 (§2. 28) sépare de manière nette la base protosémitique «UPL- «enflure» de la base  $*WABL-$  «pleine (de fleuve)» (> «ruisseau, torrent»)¹³. Ajouter que l'ancien irl. *ball* «membre viril» (cymr. *balleg*, *ballegrwyd* «rets à forme de corbeille ronde»: Stokes [1894, 163], LEIA B-12, 13 etc.) se lie avec les formes germaniques et d'autres langues pour représenter l'idée clef ou le prototype d'«objet rond», développements indo-européens qui soulignent le rapport de base entre  $*H_AOMHL-$  (>  $*H_AOBL-$ ) et  $BH_A L-N-$  mais qui ne montrent aucun rapport de substrat.

## 2. Les traits caractérisants et distinctifs des astéracées en italo- et balkanoroman: le rôle du trait «rondeur» combiné avec d'autres.

On traite des noms italo- et balkanoromans pour 148 espèces d'astéracées, dont on fournit ici un petit échantillon à titre d'exemple, même si les calculs de la table 1 s'effectuent sur toutes les espèces étudiées¹⁴, sur tous les noms recueillis aussi bien par nous

¹³ V. aussi Cohen, Bron & Lonnet 1. 3B (1994) base  $*'BL$ , 2. Akkad. *ablūt*, Ar. *ubl* etc. («enflure» etc.) contre 6. 485-486 (1996)  $*WBL$ , 1. «porter, apporter, emporter» > 2. «cours d'eau, canal, rivière» (secondairement «pluie»).

¹⁴ Les espèces comprennent les noms d'*Artemisia* sp., *Aster* sp., *Asteriscus* sp., *Bellis* sp., *Calendula* sp., *Cardopatum* sp., *Carduncellus* sp., *Carduus* sp., *Carlina* sp., *Carthamus lanatus* L., *Centaurea*

que par d'autres enquêteurs. Il est possible de représenter les astéracées latines par 76 éléments lexicaux, selon les études de Jacques André, qui définissent 69 espèces<sup>15</sup>, c'est-à-dire:

(A) des lexèmes d'origine latine ou italique, dans l'ordre *spīna*<sup>16</sup> (38abc, 41cd, 70a, 114a, 114b), *cardūus* (33, 45, 46, 57, 82: *cardūus* < *car[r](i)dus* < *car[r]ēre* «carder» < «gratter», dérivé de IEW 532-3 \*KARS-«gratter», DELL 100, LEW 1. 173-4), *cīcīrbīta* (68, 69, 134ab), *lappa* (15ab, 148), *scōpa rēgīa* (*hērba rēgīa* 8b, 18b, 24), *ēsca/ ēscāria/ ēscārīōla* (69, 105), *lactūca* (> *lactūcūla* etc., 105, 106), «*de mille foliis*» (1, 65), *amārītūdo* (68), *apīāna* (112), *aster* (25), *avia* = *sēnēcīo* (132), *conūc[ū]la rūstīca* = *fūsus agrēstis* (46), *farfārum* (143), *flāmmēum* (60), *persōnātum fōllūm* (= *petasitis* 118a), *tūssīlāgo* (143), *ūngūla* (*cabāllīna* 143), *vīōla* (60); (B) des lexèmes d'évidente origine grecque: *artemisia* (18b, 21, 23, 24, 67), *amarantus* (90abc), *acanthis/ polyacanthos* (35a, 114a, 114b), *anthesis* (112), *bellium* (30a, 66), *conyza* = *cunila* (98b, 100), *sonchos* (134ab), *absinthium* (18a), *acorna* (75), *alcima* (17), *ambrosia* (1), *aparine* (148), *aphaca* (140a), *atractylis* (46), *bellis* (27a), *bupthalthmon* (62), *centaureum* (58a), *chalca/ chalceos/ chalcanthe* (41a<sup>17</sup>), *chamaemelon* (112), *chrysalachanon* (93), *cirsion* (35c), *comē* = *tragopogon* (142), *cyanus* (51a), *cymbalaris* (114a), *erysithales* (70d), *hypchoeris* (95b), *meconis* (109), *pappus* (132), *picris* (69), *polium* (25), *serpullum* (24), *silybus* (133): à celles-ci on ajoute les composés d'origine chromatique à premier élément *leuco-*, pour ex. *leucacantha* (133), *leucanthes* (65), *leucanthesis* (112), *leucofris* (24), *leucofris* (18b), *leucoion*, -um (60); (C) des phytonymes d'origine celtique: *dravoca*<sup>18</sup> (15ab), *dardana* (15ab) puis substituée par *bardana*, *calliomarcus* (143); (D) des sémitismes, d'origine hébraïque/ araméenne/

*sp.*, *Cheiranthus cheiri* L., *Chrysanthemum sp.*, *Cichoreum sp.*, *Cirsium sp.*, *Cnicus benedictus* L., *Coleostephus myconis* (L.) Cass., *Crepis sp.*, *Crupina sp.*, *Cynara sp.*, *Erigeron sp.*, *Galactites sp.*, *Helianthus sp.*, *Helichrysum sp.*, *Hieracium sp.*, *Hyoseris sp.*, *Hypchoeris sp.*, *Inula sp.*, *Lactuca sp.*, *Lapsana sp.*, *Leontodon sp.*, *Matricaria sp.*, *Mycelis sp.*, *Onopordon sp.*, *Petasites sp.*, *Phagnalon sp.*, *Picris sp.*, *Pulicaria sp.*, *Reichardia sp.*, *Santolina sp.*, *Scorzonera sp.*, *Senecio sp.*, *Silybum marianum* L., *Sonchus sp.*, *Tagetes sp.*, *Taraxacum sp.*, *Tragopogon sp.*, *Tussilago sp.*, *Urospermum sp.* et *Xanthium sp.* La recherche continue actuellement avec l'étude d'un corpus élargi à 237 astéracées dans les dialectes romans méditerranéens.

<sup>15</sup> Les nombres se réfèrent à notre tableau complet de 148 astéracées dans les langues néolatines.

<sup>16</sup> DELL 642 réfère le mot à *spica* sans autres observations, LEW 2. 574 croit qu'il s'agit d'un emprunt d'une autre langue italique. On propose ici comme origine l'umbrien *spin[i]a* «colonne», structure verticale, pointue, cf. Tables d'Iguvium ii.a.33 «*spinamař etu*» (Buck «ad columnam», Devoto «alla colonna (Spina)»), ii.a.36 «*pert spinia*» (Buck «trans columnam», Devoto «al di la della Spina»), ii.a.37 «*spiniama*» (Buck «ad columnam», Devoto «al di qua della Spina»), ii.a.38 «*spina umtu*» (Buck «columnam unguito», Devoto «si unga la Spina»). Devoto a raison de ne pas se compromettre dans sa traduction, mais il est indiscutable que l'inscription se réfère à une structure sacrée composé d'une colonne avec une plante voisine de l'autel. Cependant, ni DELL ni LEW ne font des comparaisons avec les formes celtiques pour *Crataegus sp.* (irl. *scé*, gén. *sciad*, cymr. *ysbyddad*), toutes attribuables au thème i.e. \*SKWOI-/ SKWEI- «Nadel, Dorn», IEW 958. On postule la dérivation \*SKWEI-NA > umbr. *spin[i]a*, passé comme emprunt postérieur dans le latin *spina*.

<sup>17</sup> Pour Ps.-Dioscoride (De Herbis Femininis xxx), cependant, «*calca*» représente la même plante que «*bupthalthmon*».

<sup>18</sup> LEW 1. 374, DELL 184, André NPRA 91 postulent une origine prélatine, gallique, même si tous excluent justement le thème qui a généré cymr. *drewg*, bret. *draok*. Le mot latin est tardif (CGL 3. 585, 31; 3. 592, 30), tandis que *drewg/ draok* sont des emprunts évidents du latin ou du germanique: ils représentent en outre d'autres plantes (*Papaver sp.*, *Glaucium sp.*, quelquefois *Lolium sp.*). Il aurait été probablement plus fructueux d'examiner le thème qui génère cymr. *drewi* «puer» (> *drewog* «puant», irl. *dreogaim*), avec des phytonymes dérivés, par ex. *drewsawr* «puant» > *Lamium sp.* etc. (base IEW 251, 1. \*D<sup>H</sup>ER-EU- «être rance»).



akkadienne, ou des emprunts égyptiens: *balsāmum* (61), *sēris* (68)/ *sēris agrēstis* (69)<sup>19</sup>, *hyosēris* (80), *sērīphum* (18c), *cichōrēum* (69, < akkadien *kukru*, comme en Carnoy), *intūbus*<sup>20</sup> (68, 69, 100). L'étymologie lointaine de *sonchos* (< σόγγος, σόγκος) reste problématique. On propose ici d'ajouter à cette liste *calta/caltūla*<sup>21</sup> (30ab, 62); (E) des phytonymes d'origine non méditerranéenne mais orientale (sanskrite), pénétrés par le moyen du sémitique ou de l'iranien: *amaracus* (65), *costum* (61).

Des 76 phytonymes ainsi définis référentiellement on a 21/ 76 = 28% qui représentent le fonds autochtone latin, et 41/ 76 = 54% qui forment un superstrat culturel grec dans la phytonymie latine. Les traits caractérisants sont (a) *épineux* (<spina, acantha, polyacanthos, acorna, dardana, carduus, conyza/ cunila>), (b) *valeur thérapeutique* (<scopa regia, tussilago, alcima, aparine, cirsion>), (c) *rondeur de la fleur* (<bupthalamon, chamaemelon, cymbalaris>, parties rondes comme en <calliomarcus>), (d) *valeur chromatique* (blancheur: <leuco->, rougeur: <flammeum, erysithales>, cuivré: <chalca>, jaune: <chrysolachanon>, bleu: <cyanus>, gris: <polium>), (e) *juteux, laiteux* (<lactuca, -ucula, meconis>), (f) *diverses propriétés morphologiques* (feuilles: <de mille foliis, personatum>, tige: <conucla, fusus, atractylis>, fleur: <ungula caballina, anthemis, aster>, amertume: <amaritudo, picris>, comestibilité: <esca, hypochoeris>, viscosité: <lappa>, résistance: <amarantus, ambrosia>, odeur: <apiana, dravoca>, poilu: <comē = tragopogon>). Si l'on ajoute la couleur aux autres traits, on atteint à une proportion très élevée de noms motivés. Les traits primaires sont donc 1. *épineux* (21/69 = 30%), 2. *thérapeuticité* (7/69 = 10%), 3. *diverses propriétés morphologiques* (41/69 = 58%), tandis qu'on a deux traits secondaires, c'est-à-dire la *rondeur* (4/69 = 6%) et *juteux* (3/69 = 4%). Pour effectuer des calculs afin de comparer les sous-systèmes phytonymiques on peut organiser l'analyse comme dans la table 1.

Dans la liste qui suit les numéros se réfèrent à 1. piémontais, 2. vénète central (PD), 3. vénète central (VI), 4. vénète septentrional (BL, TV), 5. sarde, 6. calabro-lucain archaïque, 7. calabrais septentrional, 8. calabrais moyen, 9. roumain. Voici une première liste partielle exemplificative des astéracées (15/ 148):

<sup>19</sup> NPRA 127, 236 n'admet que l'origine grecque (*seris* < σέρις «sans étymologie»). Pour le thème grec Stromberg (1940, 31), DELG 996 et Frisk 2. 693 ne suggèrent aucune solution, tandis que Boisacq 859 proposait l'origine étrangère. Il me semble non qu'il s'agit non pas de l'hébraïque שרש «racine» mais plutôt du sémitique commun \*ŠURŠ- «racine; nouvelle plante» (Fronzaroli 1968, Lincei 23, 290, §5. 29).

<sup>20</sup> Il est évident que le grec *εἰτῦβοι* / *εἰτῦβιον* / *ἰἄτῦβοι* est dérivé du latin *intubus*. On rappelle à cet égard le syriaque *hedbā* et l'arabe *hindab*, mais on n'a jamais bien évalué l'influence dans ce cas de l'égyptien [db3-w] «feuilles de légumes». On peut facilement écarter l'étymologie proposée par Carnoy 153.

<sup>21</sup> Comme phytonyme cf. Plaute (Epid. 231), Virgile (Bucol. 2. 50, Ciris 97), Ovide (Fasti 4. 437), Columella (De re rustica 10. 97, 10. 307), plusieurs fois chez Pline, des observations chez Nonius Marcellinus 548, répandu ensuite dans le latin tardif, par ex. Sidonius (Carmen ii, PL 58. 654B, Carmen xxiv, PL 58. 747A, Epistolae PL 58. 631C), Prudence (Carmina, Hymne v. 113-114, PL 59. 826A), Enodius (Carmina ix, PL 63. 326A), Venance Fortuné (Miscellanée PL 88. 249A), plus tard chez Fulgence (PL 65. 942A), dans les Glossaires (CGL 2. 96, 40; CGL 2. 545, 14), chez Aldhelm de Sherbourne (PL 89. 105D), jusqu'à PL 175. 737C etc. LEW 1. 142-3 voulait dériver ce phytonyme, comme Carnoy 61 et André NPRA 46, d'une base «pélasgique» de couleur \**kaifq* < i.e. \**G<sup>H</sup>L-D<sup>H</sup>A* (IEW 429, 1. \**G<sup>H</sup>EL-*). DELL 88 postule, cependant, un Kulturwort «mot d'emprunt à une langue méditerranéenne». Je propose ici le sémitique (hébraïque ) טלל «petit; nain».

A. Achillea millefolium L. auct. 1. marfœui, milafœi, fiur ëd sangiuàn, 2 + 3. èrba da tajo, lósco, 4. carùo mat, pesternaja, 5. èrba de veridas, èrba de gòrpu apèrtu, argulèntu, pàrdumu, 6. campanilla zinna, 7. ziparu, pastanacchju, 8. siliparu, cuntra-vèrmi, 9. coada şoricelului; B. Achillea ligustica All. 1, 2, 3, 4 \_\_, 5. fròre de santu giuanne, argulèntu, pàrdumu, 6. ghèriva zimmariglia, 7, 8, 9 comme A; C. Achillea moschata Wulfen 1. èrba bianca, èrba farnèta, 2 \_\_, 3. sinsólo salbègo, 4. inçens mat, 5, 6, 7, 8, 9 \_\_; D. Achillea nobilis L. (a), Achillea lucana Pign. (b), Achillea Tenori Grande (c), Achillea rupestris Huter (d) 1, 2, 3, 4, 5 \_\_, 6. èrba zimmariglia (b, c, d), 7. gagumilla (a), ziparu, pastanacchju (b, c), 8. siliparu, cuntra-vèrmi (a), 9. coada şoricelului (a), H. Anthemis arvensis L. (a), Anthemis nobilis L. (b), Anthemis mixta L. (c), Anthemis montana L. (d), Anthemis cotula L. (e), Anthemis tinctoria L. (f), Anthemis tomatosa L. (g) 1. camamlún (a, b, d, e), 2. camamila (a, b), camamila mata (e), 3. camamilón, maronèla (a, b, c), 4. camamila (a, b), camamila mata/ selvàrega (e), 5. concuda bianca, froris de dolore de gonca, sittingsia (a, b), concuda, sittingsia (c), concuda, sittingsia budèscia (e), 6. caràttula, caràchita, caracallu (a, b, c, d, g), gaümilla (e), caracallu marinu, margarita (f), 7. jurazzu jancu (a, c), gagumidda (b, d, e), margarita (f, g), 8. ros> i ciucciu, gròmarsu, zinzulèriu (a, c, f, g), camumidda (b, e), 9. muşetel, romaniţă (a, b, e), floare de perinã (f, g), O. Arctium lappa L. (a), Arctium minus Bernh. (b) 1. ghèta, taca-tüt, 2. sparpanassi, petaruli, grapejuni, 3. sbàrdene, sbardanassi, sparpanassi, taca-bèi, taca-bèghe, frusca-sièsa, 4. napolèr, petapetò, 5. isprone, piga-bighèddu, cardayone, cuscusone, 6. trivulu, rizzòla, rizzu masculinu, rizzicillu, 7. rizzu, 8. coddizzari, mpingialori, èrva mpingialora, rizzari, 9. brustur.

La structuration de tels subsystemes romans se base sur des prototypes numériquement réduits (v. le latin). Pour le piémontais, la nature épineuse de la plante détermine le nom de 16 espèces (prototype: cardún). La phytothérapie détermine le nom de deux espèces seulement (58ab), la rondeur le nom de 9 espèces (<margarita>: 27ab, 64, 85, <velanca>: 116, 118ab, 143, soleil: 88), la période de fleuraison celui de 7 espèces (1, 25, 51ab, 63, 64, 67), la nature juteuse celui de 4 (105, 134abc). L'ensemble des diverses propriétés morphologiques détermine le choix de 50% des noms (feuilles, croissance, couleur, viscosité, pilosité, comestibilité, surface plate des feuilles, puanteur). Les seuls prototypes lexicalisés de manière évidente sont cardún (16 espèces) et camamila/ camamlún (5 espèces). Il n'y a point de tronçon compact d'emprunts extérieurs qui conditionne la structuration du micro-champ. Dans le cas du Vénète le trait *épineux* apparaît bien pertinent (35abc, 38abc, 41abc, 47, 48a, 70abde: 15 espèces). CARDUUS, pourtant, a été remplacé par les dérivés de SPINUS, -A ou par d'autres lexèmes qui font allusion aux épines, sauf dans le Vénète septentrional. Le trait *juteux* s'est borné à déterminer 4 espèces (134abc, 142), tandis que les noms à valeur thérapeutique augmentent (9 espèces). La *rondeur* comme trait distinctif reste constant (9 espèces: 27ab, 56, 62, 64, 85, 86, 112). Il faudrait réfléchir à l'extension de MARGARITA, avec de nouveaux signifiés non latins, du moins dans les sources médiévales: cf. les observations de Kahane & Kahane 2. 149-152 sur l'évolution de μαργαρίτα, -ης, icône de la rondeur. Désormais, la période de fleuraison joue un rôle décisif dans la structuration des noms<sup>22</sup>.

On peut observer que la forme \*LAPPULA ne se trouve pas dans les traités médiévaux pour LAPPA, mais se retrouve dans *nàpola/ napolèr* du Vénète, comme dans le toscan

<sup>22</sup> Il faudrait mentionner ici l'importance relative de la conservation des restes de technicisations des Herbaires Médiévaux présentes dans l'italo-roman du Nord, c'est-à-dire: Absinthium/ absinthium > *sensiòlo, sinsiòlo* ± modificateur (espèces 3, 18a, 24); santonicum/ sandonicum, absinthium santonicum, santonica herba, santonicum > *santònico* (espèce 18c); bardana > *sbàrdene, sbardanassi, sparpanassi* etc. (espèces 15ab, 148); *drakontion* > dracontia, dracontea, dragontea > *dragón, dragonsèlo* (espèce 22); barba Iouis = herba Iouis (= polium montanum) > *barba[j]òco* (espèce 38abc, 41abc); cristacana (<crête blanche>) > \*crestacana > *castracàn > pissacàn* pour déformation (espèces 140ab).

*lappola*. La distribution des géotypes n'est pas toujours exacte chez Penzig (1. 43-44, 1. 528). En ce qui concerne DARDANA, forme donnée par la majorité des codes de Ps.-Apul. 36. 23 (BARDANA est une interpolation postérieure), on constate que cette forme est repérable dans Pseudo-Apulée, dans les glossaires (CGL 3. 559, 58) et dans les *Botanologia* médiévaux comme l'Antidotarium Nicolai, dans le traité cymrique des Meddygon Myddfai, comme l'observait déjà André; en outre, cette forme ne connaît pas de dérivés romans. Il y a deux possibilités d'étymologiser: en premier lieu on postule un sémitisme |dardar-| «chardon», secondairement on propose un celtisme, dérivé distant de IEW 206<sup>23</sup>. Si le concept de base est celui de «dard», on en arrive à l'extension aux plantes *Arctium* sp., *Xanthium* sp., mais si l'on a celui de «se sécher» (la création de sillons, de fractures dans la peau), on passe à nommer des maladies. Il n'y a pas de critère résolutif pour pouvoir choisir entre l'une (sémitisme) ou l'autre (celtisme). Dans le cas de BARDANA, il semble y avoir une contamination entre DARDANA et une base \*BARD-, non chromatique comme le ligurien *bardu* gris, peut-être produit du celtisme *barr-* «pointe», d'ailleurs rarement présent dans la structuration des phytonymes celtiques. Il y a, cependant, un rapport sémantique évident avec le mot ibéro-roman *barda* (épinés, plante épineuse), traité avec maîtrise par Corominas (DCEC 1. 510A-511B BARDANA 2: phytonyme, première apparition de 1092). Il refuse de considérer une reconstruction celtibère basée sur \*WRAD- «racine» (Gamillscheg), ainsi que celle d'une forme \*BARRĪTĀ («[...] es invencion sin apoyo algun en celta»), ni celle d'emprunt sémitique de Meyer-Lübke (REW 955). Il rappelle brièvement la possibilité d'un rapport entre «barda 2» et «bardana»<sup>24</sup>, mais il n'offre aucune solution définitive («origen incierto, seguramente prerromano»). À propos du sarde *barrasone*, de signifié analogue, Wagner (DES 1. 181B- 182B) opte pour la solution vague «radice preromana barr-». Ni Gamillscheg ni Corominas ne liaient *barda* aux dérivés celtiques ou celtibériques de IEW 479 \*G<sup>W</sup>ERU- (v. irl. *bifur*, moyen cymr. *ber* > *bêr*, moyen bret. *ber*, *beric* «pointe; dard; baguette pointue; tige; broche»). L'élément de base s'utilise pour structurer les systèmes phytonymiques, comme en cymr. *beryn* pour les brassicacées à sommet pointu (*Hornungia* sp., *Iberis* sp.), *berllys* pour les apiacées *Torilis* sp., *eilunberllys* pour *Caucalis platycarpus*, et en gaélique *bior-nam-bride* (*Lapsana communis*), *bior-bogha* (*Iris pseudacorus*), *bior-leacain* (*Juniperus* sp.). On propose pour l'étymologie un dérivé adjectival \*G<sup>W</sup>ERU- > \*G<sup>W</sup>R-DO- «pointu» (> proto-celtibère \*BARDO-), avec des dérivés celtibères reconstruits comparables avec des dérivés de même sens (avec extension phytonymique) dans le celtique insulaire. BARDANA en latin tardif serait plausiblement d'origine celtibère.

Dans les systèmes sardes et calabrais de la dénomination des astéracées on trouve des tronçons lexématiques d'emprunts culturels tout particuliers, catalans et byzantins dans le premier cas, byzantins dans le deuxième. Néanmoins, on perçoit une persistance des mêmes traits et prototypes du latin et des autres systèmes italo-romans, c'est-à-dire pour le sarde *épineux* (30 espèces: 15ab, 26, 35abc, 41abc, 46, 48aa'bc, 51b, 57, 70ab, 75, 81, 82, 84, 87,

<sup>23</sup> C'est-à-dire \*DER- «schinden, spalten» > moyen irl. *deir* «flèche» etc. > croûte de la peau, moyen cymr. *tarwydenn* > *tarwd* *Tinea canis*, *Tinea circinata* etc., moyen bret. *daruoedenn*. Les premières observations étymologiques se trouvent chez Loth (RC 45, 186-187: \*DAR-EIT-, \*DAR-ET- < \*DR- < \*DER-).

<sup>24</sup> Corominas cit. à propos des formes mozarabes translittérées *barduneš*, *burdun* = **aĀktion**, observe «Si *bardūn* fuese realmente un espino, quiz? si la podr'a relacionar con BARDANA 2».

114ab, 133, 134abc, 148), qui se réalise par le moyen des types lexicaux *cardu* /*bardu*, *espina* et *esprone*, dont *espina* et *bardu* fonctionnent encore comme des prototypes. La valeur phytothérapeutique détermine les noms de 9 espèces (1, 8ab, 30abc, 120ab, 143), la rondeur les noms de 16 espèces, réalisées par le moyen de *concuta* (à tête ronde, < **koqxh**), *margarita*, <cucc-> (*cuculata*), <pap-> (*pabasolu*), alors que la période de fleuraison marque 11 espèces (2, 25, 30ab, 61, 65, 90abc, 100, 112); le jus ne détermine le nom que de 5 espèces (104-106, 109, 126). Les autres propriétés morphologiques (<chromaticité>, <viscosité>, <pilosité>, <odeur>, <à tige droite> etc.) déterminent les noms de 27 espèces. Les emprunts catalans sont *musciurida*/ *musciuriglia* (38abc, 45: Paulis 317-8, < *muxera de guilla*), *arindu* (67: Paulis 99, < *tanarif[n]du* –a < *tanasida* < *tanasia* < **α@ναςία**), *isteli* (51a: Paulis 317-8, < *estel*, Wagner, DES 2. 676), *gravellu* (138ab: Paulis 333, Wagner, DES 1. 589A, < *clavell*), les byzantinismes **quroj** > *simu* (90abc, 127: Paulis 111), **xal kaqch** > *caraganzu*/ *caragantu*/ *cagarantu* (62, 132: Paulis 103), *cadattula* *Centaurea calcitrapa* L., *Carthamus lanatus* L. (Paulis 78-80, < CARDU- + \*ATRACŪLA < ATRACTYLIS < **a@raktul ijt** < **a@raktoj**). Les arabismes se réduisent à deux cas. On y trouve aussi un petit nombre d'archaïsmes tout particuliers, d'origine préromane, méconnue ou incertaine, c'est-à-dire:

AFRISSA > *frissa* (esp. 22, 93ab: André NPRA 7, en rappelant Ps.-Apul. 14, adn. 10, CGL 3. 550 etc., déclare le mot «sans étymologie», tandis que Paulis 89-90 invoque une forme grecque **a@rissa** que Frisk 1. 196 ne résout pas: «Unerklärt. Ob Bildung auf -issa zu **a@rof**?»); MUTUCA/ MUTACA (Pseudo-Dioscoride 3. 36) > *murdégu*, *mudregòne* (esp. 98ab); *thiòccoro* (esp. 122ab: Wagner, DES 2. 548 postule une origine préromane, comme Paulis aussi), *uscrare*, part. pass. *uscratu* > *uscratinu* (esp. 90abc; REW 9097 ŪSTŪLĀRE > sardo *uscraire*, calabro-lucain *u[scá/di]*/ 3<sup>o</sup> pers. sg. *u[scadi]* (ŪST[Ū]LAT), salentin *u[scáre]*, roumain *usturá*), *arguléntu* (esp. 1, 2) < ACRE- + ŪLĒNS, -ĒNTEM, presque disparu dans le reste du roman (Paulis 91-92, cf. DES 2. 222, REW 6053).

Notre analyse du système calabrais montre également la présence du trait *épineux* pour 30 espèces, qui se réalise par le moyen de *cardone*/ *carduni* et *spina*, encore des prototypes dans le schéma roman. La valeur *phytothérapie* détermine de nouveau les noms de 14 espèces (1, 2, 4ac, 8abcd, 62, 64, 76, 79), la *rondeur* les noms de 19 espèces. Le dernier trait se manifeste par le moyen d'appellations basées sur *cunchiglia*/ *cunchiglietta* (< **koqxh**, comme en sarde), <cara-> (visage, tête), *margarita*, <bouton>, <cucc->, <papul-> (v. *populeddu*, 142), <coupe>, <petite châtaigne>, <petit clocher>. Les autres traits caractérisants et quelquefois distinctifs sont: la période de fleuraison (21, 58ab, 61, 62, 63, 66, 70c, 90abc, 114ab, 120abc, 138ab), la richesse du jus (77ab, 79, 101-103, 105, 140a) et d'autres propriétés morphologiques marquées<sup>25</sup>. Les arabismes sont tout à fait marginaux (*haršuf*, *balqā*, *ğinar*), tandis que l'élément byzantin a la fonction de superstrat numériquement déterminant, c'est-à-dire dans les 19 exemples suivants (7 dans le calabro-lucain archaïque, 3 du calabrais septentrional, 9 de la Moyenne Calabre):

*ángula sauvággia* (esp. 21, < *ángula*/ *ágnula* *Vitex agnus-castus* L. < **a@ñoj**, EWUG2 6); *carattula* (esp. 8abcd, 27b, 62: NDDC 135B «carátuwa», avec transcription et distribution erronées et référent trop

<sup>25</sup> La somme de telles propriétés contient les regroupements <croissance> (88), <chromaticité> (8ac, 18abc, 21, 24-5, 30ab, 60, 64, 66-7, 95bc, 111, 126, 132), <viscosité> (15ab, 148), <ressemblance avec d'autres plantes> (1, 2, 4bc, 21, 27, 60, 88, 90abc, 116), <possession d'une tige droite> (38abc, 46), <comestibilité> (68, 105-6)/ <non-comestibilité> (70ab, 98, 122abc, 125), <propension pour le sol riche de sel> (120ab, 127).

générique «sp. di camomilla selvatica»; latin régional CARA < gr. **κατα** [REW 1670] «tête» + latin régional \*ATRACTULA < gr. **ατρακτυλίς**, phytonyme dérivé de **ατρακτοί**, cf. les observations sur le sarde *cadattula*; *carcarògna* (esp. 75: v. Alessio, Lexicon 67, pour d'autres problèmes, ex. *cadiva cīnis* > *calīva*, *calīa* > \**caliōla* > *cariōla*, *carcariōla* «étincelle» avec remplacement du suffixe); *carcandràce* (esp. 79: Alessio, Lexicon 83 \*CASCANDIX, -ICEM < **σκάνδικ**: Trumper, Di Vasto, De Vita, QSem XVIII. 2, 228); *cròcassu* (esp. 75, 87: NDDC 204B «sp. di cardone selvatico», étymon juste **αγριοκάντζ** < **αγριο-αλάντζ**); *coddizzàri* (sp. 15ab, 148, < *coddari* «coller» < **κολίαω**<sup>26</sup>); *cricchjulèddu* (esp. 144ab: NDDC 201B ne donne que *cricchju* «ciocca di capelli»; je propose le grec tardif **κρίκτιον**, **κρίκτιον** dimin. de **κρίκτις**<sup>27</sup>, plutôt que CIRCULUS, REW 1947); *galazzina* (esp. 77ab, 79: v. **γαλακτίς**, EWUG2 101<sup>28</sup>); *grisa* (esp. 79, 85, 86, 90abc, 100: NDDC 312A, réfèrent vague, terme non encadré dans l'ethnobotanique calabro-lucaine, avec fonction de «générique» ou «intermédiaire» dans la terminologie berlinoise; l'étymon est bien deviné, < **κρούτα** = **κρούζα**<sup>29</sup>); *gròmarsu* (sp. 8acfg: le premier élément est **αγριο-**); *juncu* (esp. 77ab, 104ab) = *junciu* (esp. 57, 134abc), variante *junca* (sp. 113), NDDC 343A *jūncu*, *jūnciu* «sonco, sp. di cicerbita, sp. di cicoria selvatica», avec étymon raisonnable: **σογκοί** X IUNCUS «jonc»; *lucia/ lucijàra* (esp. 26, 35c, 41abcd: la solution proposée par Rohlf, EWUG2 550-551, en termes de **φωτίς** = **φωτίζ** «brûlure; engelure» × FŌCUS > \***φωκίς**, \***φωκίδα** × LŪX > \***λουκία** est inutilement complexe, cf. Karanastasis 3. 385 **λουκοί** «doux» > **λουκίος** [avec les griffes aigues] > n. **λουκία**, qui ressemble par sa formation au lat. LUPARIA, > moyen grec **λουκία**, dial. mod. périphériques **λουσία**, phytonyme); *palèrga* (esp. 98ab: NDDC 495A *palèrga*, v. NDDC 494B *palagra*, *palegra*, *palerga*, définie «erba parassitaria che si abbarbica al lino», sans étymologie); *scalèra* (esp. 82, 84, 114ab: NDDC 613B, sans étymologie, mais cf. Alessio RIL 77, 87, EWUG2 61 latin régional \*ASCALERUM < **ασκαλθρον**, avec remplacement de structure accentuelle); *siliparu* (esp. 1, 2, 4ac: **σίτιλον**<sup>30</sup>); *spùlitru/ sprùlitru/ sprùlitu* (esp. 98ab, 100: NDDC 679B, 680A, avec réfèrent exacte dans le deuxième cas, sans étymologie; cf. Kahane & Kahane 1. 580-581 grec périphérique \***γυτίλον** < **γυτίον** «puce»<sup>31</sup>, comme dans le néogrec dialectal **γυτίλον** = **κούζα**, plante qui élimine les puces); l'élément *tirru* de *cardòn* «*i tirru*» (esp. 133: v. les Trumper-Scola 1997: gr. **αφτίς**); l'élément *tallu* en *tallincūdina* (esp. 77ab, 122abc: non enregistré en ce sens dans le NDDC, < gr. **καλίος**); *trivulu* (esp. 15ab, 30ab, 148: NDDC 731A, définition référentielle correcte: «attaccamani», bon l'étymon **τριβόλιος**).

Il y a un nombre restreint d'archaïsmes latins dans le calabro-lucain qu'il faut remarquer, parce qu'il s'agit d'une strate de vieux latin semblable à celui du sarde. Des exemples évidents sont: SALSUS «de sel» > *sávuzu* (esp. 127), > *saiüzóne* (esp. 120ab), non dans le NDDC sauf dans la forme *sarsu/ sarzu* «croûte», *scarra/ sgarra* (esp. 140ab

<sup>26</sup> Cf. calabro- et siculo-grec: Cusa 1. 87, 3 «**πλησίον της ράξας κολιμάνου του ριάνου νικολάου**».

<sup>27</sup> Pour ce latinisme du grec tardif v. Du Cange gr. 657 **κρίκοί**, Esichio **κρίκοί**, Du Cange gr. 755, avec les citations des écrivains byzantins. On trouve, comme phénomène calabrais typique, la dérive latin > grec byzantin > latin régional > roman. Il y a des exemples calabro-grecs de **κρίκτιον**, c'est-à-dire Trinchera 494, 4 (Seminara 1283), tout comme **κρίκτιον** dans la Platea de S. Jean Théristsès (a. 1100+) et dans le Brébion de la Métropole de Reggio Calabria (vers 1050).

<sup>28</sup> Le calabro-grec présentait **γαλα** > **γαλαί** (n. = néogrec), cf. Trinchera p. 472, 29 (a. 1270: «**καίε τογαλαί αφάνεσενδριου**»), motif pour lequel le phytonyme pouvait être l'évolution de ce thème.

<sup>29</sup> Cf. Cusa 1. 308, 25 (a. 1142) «**επιταπειλα κριταί**», 1. 318, 23 (a. 1154) «**αι κριται**».

<sup>30</sup> La variante **σίτιλον** coll. **σίτιλον**, se trouve en calabro-grec (a. 1176, Trinchera 247, Platea de S. Jean Théristsès, Donation Doc. 25 etc.).

<sup>31</sup> Le nom de base écrit **γυτίον** «puce» par fusion de «i» et «u» est présent en calabro-grec (a. 1198, Trinchera 328, 37-8 ecc.). V. aussi avec /i/ pour «u» Gl. Med. 66, 5 «Psillios: pulicaria, id est coriandrum».

enregistrés, avec géodistribution trop restreinte, dans le NDDC 620A): je propose comme étymon lat. ĒSCĀRĪA, REW 2915 (Meyer-Lübke ne discute que les dérivés sardes).

En ce qui concerne le roumain, on remarque que le trait *épineux* se trouve dans les noms de 9 espèces (35ab, 48, 57, 70b, 75, 114ab, 148) par le moyen de *spin* (SPĪNUS, Ciorănescu 736 n. 8073), avec le dérivé *schinel* < \*[sci]nel < \*[sp,i]nel < *spin* (Ciorănescu n. 8073, macédo-roumain *schin* pro *spin*) et de *scai* (< \*SQUĀLĒUS, Ciorănescu 690 n. 7523, REW 8197a), marginalement par <ghimp> (Ciorănescu n. 3707-3708 *ghimp* < \*ghiump < \*glumpu < pŭng[ũ]lum, avec métathèse, amplement justifiée à l'intérieur du roumain). Le balkano-roman a créé, semble-t-il, deux prototypes, c'est-à-dire *spin* et *scai*, utilisés dans la structuration lexico-sémantique des astéracées. La valeur thérapeutique de la plante ne détermine le nom que de deux espèces (98ab), la période de fleuraison, de trois (62-3, 127), ainsi que *juteux* (105-6, 128), tandis que la rondeur détermine le nom d'11 espèces (25, 25', 27ab, 62-4, 67, 85, 88, 116). La somme d'autres propriétés morphologiques motive les noms de 44 espèces d'astéracées<sup>32</sup>. En correspondance avec les éléments byzantins en fonction de superstrat dans le cas calabrais, on trouve comme superstrat du roumain un niveau important de slavismes, qui contribuent massivement à la structuration lexico-sémantique de ce secteur de la phytonymie roumaine (cf., par exemple, la productivité extrême de *buruiană*, *ciulin*, *pelin*, *romaniță*). Les byzantinismes y contribuent moins (*calugăr*: 61, 111; *creștătea* 109, 123<sup>33</sup>; *păpădie* 140ab), les turquismes encore moins (*micșunele* 60; *pălămidă* 70a, 148). Enfin on relève un nombre d'archaïsmes latins dans ce secteur, comparables à ceux du sarde et du calabrais conservateur. Il est, pourtant, bien difficile de ramener *brustur* au latin ŪSTŪLĀRE (REW 1097, 2<sup>e</sup> hypothèse de Ciorănescu 117), étant donné que ces plantes ne brûlent ni ne guérissent les brûlures (propriété du *Taraxacum*). L'hypothèse de Papahagi 219-220 de reconduire ce phytonyme à une base slave est trop forcée, l'alternative de Gamillscheg amène à la reconstruction d'un gépidique \*BRŪSTILO mal motivé et *ad hoc*. La comparaison effectuée par Ciorănescu avec la forme pan-vénète *bruscándol[o]/brustángol[o]* se révèle plus intéressante mais encore problématique. Il y a encore le problème de *turtă* que je proposerais de résoudre de la manière suivante.

<sup>32</sup> Les traits <croissance>, <chromaticité>, <ressemblance à d'autres plantes>, <comestibilité/ non comestibilité>, <peur>, <poilu>, <forme à croix>, <partonymique humain>, <ressemblance à animal>, déterminent la structuration lexicale des espèces 1, 2, 4a, 8e, 18b, 25, 30ab, 47, 51a, 53a, 57, 60-1, 65, 67-8, 70de, 77ab, 86, 88-9, 90abc, 93, 100, 105-6, 110-1, 114ab, 122abc, 125, 132-3, 142-3, 148.

<sup>33</sup> Plausiblement dérivé de *creț* < **kriktion** (Ciorănescu 255-6 n. 2564, phytonymes dérivés de *creț*). Le problème reste celui de l'origine de *creț*, parce qu'il y a différentes hypothèses d'étymologie possible. J'écarte celle de \*C?RRIC?US < C?RRUS < rougeâtre, étant donné que les plantes dérivées de *creț* (*creștățele*) ne sont point <rouges> (*Lactuca virosa* L., Pignatti 3. 266 n. 4401, comme la *Lactuca scariola* L., est blanche, couleur d'os, avec des feuilles vertes, *Mycelis muralis* [L.] Dumort. est blanche, même si «F. eretto [...] spesso arrossato in basso», comme l'observe Pignatti 3. 267 n. 4404, ce qui ne suffit pas à la déterminer <astéracée rouge>). La deuxième hypothèse propose de le dériver du grec **κιτκόι** / **κριτόι** (Ciorănescu n. 2564, < lat. CIRCULUS). Je propose ici de renoncer à la première hypothèse; d'ailleurs, étant donné que toutes les deux plantes possèdent «capolini numerosi con involucri cilindrico», je crois que la deuxième hypothèse est celle référentiellement exacte.

Turtă (esp. 38bc) se réfère de manière évidente à la comestibilité des plantes outre qu'à la forme («rondeur»; REW 8802 TŌRTA). Tout d'abord, le fr. *tourte*, vén./ tosc. *torta* renforcent l'hypothèse de Meyer-Lübke, tandis que l'emprunt latin dans le celtique insulaire peut rappeler soit TŌRTA (influence de TŌRQUĒRE *pro* TŌRQUĒRE, sup. TŌRTUM) soit \*TŪRTA, qu'on propose pour expliquer le dérivé balkano-roman<sup>34</sup>. Le dérivé calabrais septentrional *tòrtana/ tòrtanu* (méridional, en général: NDDC 722 *tòrtana* «buccellato» Calabre moyenne et méridionale, *tòrtanu* id., Calabre septentrionale et méridionale, mais il faut ajouter *tòrtana/ tòrtanu* au Nord) fait penser à une origine en TŌRTA. D'ailleurs, le roumain *turtă* pourrait bien dériver de \*TŪRTA, exactement comme *curte* < \*CŪRTEM *pro* CŌRTEM < CŌHŌRS, -RTEM, dérivé problématique comme dans la Zone de Lausberg, cf. la discussion de *curte* du Pollino dans Trumper (2001: 521A-527A), pour les mots *Curtaglia*, *Curte -a*, *Curtigliu*. Tous mentionnent la forme tardive du Glossaire de Reichenau (1102 I «Colliridam: turtam»), mais les seuls à chercher une explication motivée ont été Kahane & Kahane I. 613-4, qui concluaient que les dérivés multiples nécessitaient des bases multiples TŌRTA/ TŪRTA, compte tenu aussi des formes successives qui se trouvaient en grec, c'est-à-dire **toutta/ tourtion**. Ils ont proposé comme étymon le composé égyptien [t-rth] < «pain cuit» (Erman & Grapow 5. 209, 4 – 211, 4). Néanmoins, il n'est point possible de reconnaître la voyelle accentuée dans ce mot égyptien, parce qu'il n'y a pas de dérivé copte, bien qu'il s'agisse de la seule solution plausible. Dans le cas de *vetrice* (esp. 67) on suggère le latin VĪTEX (NPRO 273: comme VĪTIS) > adjct. \*VĪTĪCĪUS. Ciorănescu 833 n. 9226 propose VĪTEX, \* VĪTĪCĪUS avec un ⟨r⟩ intrusif, comme dans l'évolution du tosc. *vetrice*. Geiger (1978, 113, §3. 14) avait déjà proposé une modification du thème pour en dériver des phytonymes occitains, c'est-à-dire VĪTEX, \* VĪTĪCĪUS > v. prov. *bedisa* > *bedis*; sous cet étymon FEW 14. 551 y incluait prov. *bedis* > *bidech/ bidache/ bisech* «raifort» (Baldinger 1988 n. 439 préférait BIS- «brunâtre»), *beligas* «chèvrefeuille» (Baldinger 1988 n. 529 proposait VĪTEX X TIRAGASSE «tire-pieds»). Les dialectes vénètes centraux connaissent également VĪTEX, VĪTĪCEM + -ŌNEM > *visón*, pl. *visúni* (*Clematis vitalba* L., Trumper-Vigolo 1995, 152), dont il faut souligner l'équivalence avec les mêmes termes pour *Arctium* sp. (extension de *sbardanassi*, *sparpanassi*). Le Sud de la France et le Vénète continuent la forme simple VĪTEX, alors que le toscan et le roumain présentent des dérivés avec un ⟨r⟩ intrusif.

Pour démontrer le niveau de significativité statistique des changements dans le système lexicosémantique du secteur phytonymique analysé, on utilise un test basé sur les limites fiduciaires constructibles au niveau de 0.05 (95% de confiance calculé comme  $m \pm 1.96\sigma$ ) autour des moyennes présentées dans la table 1. Pour le trait «épineux» (moyenne romane = 20%) on peut calculer les limites de confiance comme  $20 \pm 17 \rightarrow 37 \leftrightarrow 3\%$ , avec le résultat que le pourcentage attesté dans le cas du latin tombe dans la limite supérieure du roman: les deux estimations sont significativement différentes de zéro. Cela vaut aussi pour «juteux», aussi, avec des intervalles fiduciaires de  $5 \pm 2 \rightarrow 7 \leftrightarrow 3\%$ : le 4% du latin tombe dans les limites. Dans le cas du trait «thérapeutique» on a des limites de  $7 \pm 6 \rightarrow 13 \leftrightarrow 1\%$ , dans lesquelles la limite inférieure s'approche de zéro. En ce qui concerne le trait «rond» on calcule les limites comme  $15 \pm 14 \rightarrow 29 \leftrightarrow 1\%$ , avec un résultat périlleusement proche de zéro, ainsi que pour le trait «différentiation morphologique», avec des limites calculées comme  $45 \pm 27 \rightarrow 72 \leftrightarrow 18\%$ : ici le latin affiche une chute importante, mais pas encore significative, au niveau de 95%. La véritable différence se manifeste dans les marques du trait «fleuraison»: la société romane chrétienne, disons-le, marque ainsi les différences entre les plantes (astéracées) jusqu'à 10% (avec des intervalles fiduciaires de  $19 \leftrightarrow 1\%$ ), tandis que le monde romain ne marque point les différences parmi les astéracées dans les mêmes termes (0%). La révolution effectuée par Constantin le Grand consiste dans la scansion des intervalles temporels avec les fêtes chrétiennes comme unité de mesure: une telle scansion du temps présente des effets évidents dans la création d'un nombre significatif de phytonymes. Malgré tout, il y a encore les prototypes phytonymiques du monde romain,

<sup>34</sup> Cymr. *torth*, irl. *tortíne* etc. < \*TURTA, par moyen de la métaphonèse, ou directement < TORTA.

SPĪNUS, CARDŪS etc., quelquefois transmis par le moyen de quelque substitution (*scai* < SQUĀLĒUS: roumain), ou de quelque grecisme qui remplace des termes latins ou italiques. Bien qu'il y ait une augmentation remarquable dans l'usage du trait «rondeur», celle-ci n'est pas encore significative (direction de tendance et non pas règle). Malgré l'importance d'éléments comme *margarita*, le cas des astéracées se distingue de la situation des papavéracées/ rosacées, dans laquelle la «rondeur» (aussi bien de la capsule que du faux fruit) est le trait central qui caractérise la structuration du champ phytonymique.

Table 1

Espèce, N astéracées	Lieu/ Milieu	Épineux	Laiteux / Juteux	Effets thérapeutiques	Rondeur de la fleur / du fruit	Période de la fleuraison	Morphologie (traits divers)
79	Piémont	(16/79) 20%	(4/79) 5%	(4/79) 5%	(9/79) 11%	(7/79) 9%	(30/79) 38%
97	Vénétie	(15/97) 15%	(4/97) 4%	(9/97) 9%	(9/97) 9%	(11/97) 11%	(66/97) 66%
93	Sardaigne	(30/93) 32%	(5/93) 5%	(9/93) 10%	(16/93) 17%	(11/93) 12%	(27/93) 29%
124	Calabre	(30/124) 24%	(8/124) 6%	(14/124) 11%	(34/124) 27%	(18/124) 15%	(52/124) 42%
100	Roumanie	(9/100) 9%	(3/100) 3%	(2/100) 2%	(11/100) 11%	(3/100) 3%	(50/100) 50%
<b>m</b>		20%	5%	7%	15%	10%	45%
<b>s</b>		8.7	1.2	3.8	7.3	4.5	14
69	Latin Cl.	(21/69) 30%	(3/69) 4%	(7/69) 10%	(4/69) 6%	0%	(41/69) 58%

## Œuvres citées

Pour les œuvres celtiques v. Geiriadur Prifysgol Cymru & Dictionary of the Irish Language. Pour les œuvres classiques v. l'édition Teubner ou les éditions LOEB ou «Les Belles Lettres». On ne spécifie pas le REW de Wilhelm Meyer-Lübke, ni le IEW de Julius Pokorny, ni PL, PG, ni le Du Cange latin ou grec, ni le Lateinisches etymologisches Wörterbuch de Walde-Hofmann (LEW). CGL = Corpus Glossariorum Latinorum, TLG = Thesaurus Linguae Graecae, TLL = Thesaurus Linguae Latinae. Les dictionnaires dialectaux utilisés sont: Boerio, Giuseppe (1856): *Dizionario del Dialetto Veneziano*, Venezia; Croatto, Enzo (1986): *Vocabolario ampezzano*, Belluno; De Lorenzo Tobolo, Élia (1977): *Dizionario del dialetto ladino di Comelico Superiore*, Boulogne: Tamari; Naccari, Riccardo, Boscolo, Giorgio (1982), *Vocabolario del dialetto chioggiotto*, Chioggia: Charis; Ninni, A. P. (1984): *Materiali per un vocabolario della lingua rusticana del contado di Treviso*, Boulogne: Forni (Venise 1891-92); Papahagi, Tache (1963): *Dicționarul Dialectului Aromân*, Bucarest: Editura Academiei; Rohlf, Gerhard (2001): *Nuovo Dizionario Dialettale Calabrese*, Ravenna: Longo (NDDC); Rosamani, Enrico (1990), *Vocabolario Giuliano*, Trieste: Lint; Tomasi, Giovanni (1992): *Dizionario del Dialetto di Revine*, Belluno; Trumper, John B. (2001): *Vocabolario Calabrese: Laboratorio del Dizionario Etimologico Calabrese 1. A-E*, Bari-Rome: Laterza.



- AA. VV. (1950-): *Reallexikon für Antike und Christentum* (voll. 1-20 A-L). Stuttgart: Hiersemann.
- AA. VV. (1973-): *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*. Berlin-N.Y.: De Gruyter.
- AA. VV. (1984, 1987): *Dizionario etimologico storico friulano*, 1. A-Ca, 2. Ce-Ezzita, Udine: Casamassima.
- Alessio, Giovanni (1976): *Lexicon Etymologicum*. Naples.
- André, Jacques (1985): *Les noms de plantes dans la Rome antique*. Paris: "Les Belles Lettres".
- Baldinger, Kurt (1988-1998): *Etymologien. Untersuchungen zu FEW 21-23*. Tübingen: Niemeyer.
- Battisti, Carlo, Alessio, Giovanni (1975): *Dizionario Etimologico Italiano* (5 voll.). Florence: Barbèra (Florence 1951, DEI).
- Berlin, Brent (1992): *Ethnobiological Classification*. New Jersey.
- Bloch, Oscar, Walter von Wartburg (<sup>4</sup>1964): *Dictionnaire Étymologique de la Langue Française*. Paris: Presses Universitaires de France (DELF).
- Boisacq, Emile (<sup>3</sup>1938): *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque*. Heidelberg-Paris: Winter-Klincksieck.
- Bolelli, Tristano (1941-1942): Le voci di origine gallica del Romanisches Etymologisches Wörterbuch di W. Meyer-Lübke. In: *ID* 17, 133-194/ 18, 33-74.
- Borza, Alexandru (1968): *Dicționar etnobotanic*. Bucarest: Editura Academiei.
- Buck, C. D. (1955): *A Grammar of Oscan and Umbrian*. Hildesheim: Olms (Athenæum 1904, 1928<sup>2</sup>).
- Carnoy, Antoine (1959): *Dictionnaire Étymologique des Noms Grecs de Plantes*. Louvain.
- Chantraine, Pierre *et al.* (1974-1980): *Dictionnaire Étymologique de la Langue Grecque*. Paris: Klincksieck (DELG).
- Ciorănescu, Alexandru (2002): *Dicționarul Etimologic al Limbii Române*. Bucarest: Sæculum.
- Cohen, David, François Bron, Antoine Lonnet (1993-1999): *Dictionnaire des Racines Sémitiques* (I/ II Fasc. 1-8). Louvain: Peters, Louvain.
- Corominas, Juan, J. A. Pascual (<sup>3</sup>1987), *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico* (5 voll.). Madrid: Gredos (Madrid 1980-1983).
- Cusa, Salvatore (1868): *I Diplomi Greci ed Arabi di Sicilia* (2 voll.). Palermo: Lao.
- Devoto, Giacomo (1948): *Le tavole di Gubbio*. Florence: Sansoni.
- Ellen, R. F. (1996): The cognitive geometry of nature: a contextual approach. In: P. Descola, G. Palsson (éds.), *Nature and society: anthropological perspectives*, Londres-Nouveau York: Routledge.
- Erman, Adolf, Hermann Grapow (1957): *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* (5 voll.), Berlin.
- Ernout, Antoine, Antoine Meillet (<sup>4</sup>1979): *Dictionnaire Étymologique de la Langue Latine*, Paris: Klincksieck (DELL).
- Frisk, Hjalmar (<sup>2</sup>1973): *Griechisches Etymologisches Wörterbuch* (3 voll.), Heidelberg: Winter.
- Fronzaroli, Pelio (1968, 1969): *Studi sul lessico comune semitico*, Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei, Serie 8 vol. xxiii . 267-303, vol. xxiv. 285-320.
- Gamkrelidze, T. V., V. V. Ivanov (1995): *Indo-European and the Indo-Europeans* (2 voll.), Berlin: Mouton-De Gruyter.
- Geiger, W. E. (1978): *Phytonymic derivational Systems in the Romance Languages*, Chapel Hill.
- Grzega, Joachim (2000): *Osservazioni etimologiche sulle espressioni per il lampone nella Romania Gallica Cisalpina*, *Onomasiology Online* 1.
- Grzega, Joachim (2001), *Romania Gallica Cisalpina*, Tübingen: Niemeyer.
- Hamp, E. P. (1979): The North European word for <apple>. In: *ZCP* 37, 158-166.
- Hamp, E. P. (1990): The Pre-Indo-European Language of Northern (Central) Europe. In: T. L. Markey, J. A. C. Greppin (éds.): *When Worlds Collide, The Bellagio Papers*. Michigan: 291-305;
- Hamp, E. P. (1996), Sull'origine settentrionale dell'albanese, *Quaderni del Dipartimento di Linguistica*. In: *UNICAL*, Cosenza: 109-113.
- Harlan, J. R., P. Spiegel-Roy, D. Zohary (1986). In: C. Barigozzo (éd.), *The origin and domestication of cultivated plants*. Amsterdam-Oxford-Nouveau York-Tokyo: Elsevier.

- Harris, M. R. (1969-1970): Hispanic barda and Occitanian barda. In: *RPh* 23, 529-548.
- Kahane, H. & R. (1979): *Græca et Romanica Scripta Selecta* (3 voll.). Amsterdam: Hakkert.
- Karamastashj, Anastasioj** (1976): Nuovi elementi lessicali e semantici dei dialetti neogreci dell'Italia Meridionale. In: Pisani, V., Santoro, C. (éds.), *Italia Linguistica Nuova ed Antika* (2 voll.), Galatina: Congedo 1: 337-353.
- Karamastashj, Anastasioj** (1982): Alcuni nuovi dorismi nei dialetti greci dell'Italia meridionale. In: *Rivista Storica Calabrese* III 1-2, 147-150.
- Karamastashj, Anastasioj** (1984-1992): *Istoriko Leciok tva Idvna twn thj Katwç Italiaj* (5 voll.). Athènes.
- Kästner, H. F. (1896): *Ps.-Dioscorides, De Herbis Femininis*, *Hermes* 31, 578-636.
- Moldenke, H. N. & A. L. (1952): *Plants of the Bible*. Waltham Mass.: Chronica Botanica.
- Möller, Hermann (1911): *Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch*. Göttingen.
- Möller, Hermann (1978): *Semitisch und Indogermanisch (Konsonanten)*. Hildesheim: Olms (Copenhagen 1906).
- Mommsen, Theodor (éd., 1892): *Chronica Minora Saec. IV. V. VI. VII* (vol. 1), MGH Auctores Antiquissimi Tomus IX. Berlin: Weidmann.
- Orel, Viktor (1998): *Albanian Etymological Dictionary*. Amsterdam: Brill.
- Ortalli, Gerardo, Sanga, Glauco (éds., 2004), *Nature Knowledge*. Oxford: Berghahn.
- Paulis, Giulio (1992): *I nomi popolari delle piante in Sardegna*. Sassari: Delfino.
- Pedersen, Holger (1909, 1913): *Vergleichende keltische Grammatik* (2 voll.). Heidelberg (VKG).
- Pellegrini, G. B., Zamboni, Alberto (1982): *Flora popolare friulana* (3 voll.). Udine: Casamassima.
- Penzig, Oscar (1924): *Flora Popolare Italiana* (2 voll.). Genua: Orto Botanico.
- Pfister, Max, Lupis, Antonio (2001): *Introduzione all'etimologia romanza*. Soveria Mannelli: Rubbettino.
- Pignatti, Sandro (2002): *Flora d'Italia* (3 voll.). Boulogne: Edagricola.
- Rohlf, Gerhard (2004): *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*. Tübingen: Niemeyer (EWUG).
- Rolland, Eugène, (1896-1914): *Flore populaire* (11 voll.). Paris.
- Rosetti, Alexandru (1986): *Istoria Limbii Române*. Bucarest: Editură Științifică și Enciclopedică.
- Rossi, G. B. (1964): *Flora popolare agordina*. Florence: Francolini.
- Sella, Alfonso (1992): *Flora popolare biellese*. Alessandria: Edizioni dell'Orso.
- Stokes, Whitley (1894): *Urkeltischer Sprachschatz*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht.
- Strömberg, R. (1940): *Griechische Pflanzennamen*. Göteborg: Elanders.
- Trinchera, Francesco (1865): *Syllabus graecarum membranarum*. Naples: Cataneo.
- Trumper, J. B. (2004): *Etnolinguistica, Etnoclassificazione, Dialettologia: alcune considerazioni generali*. In: Mendicino, Antonio, Nadia Pranterà, Marta Maddalon (éds.), *Etnolinguistica e Zoonimia*, Cosenza: Centro Editoriale, Università della Calabria: 1-23.
- Trumper, J. B., Piero De Vita, Leonardo Di Vasto (1998): Classificazione botanica nella cultura popolare: le apiacee nella zona del Pollino. In: *QSem* XVIII. 2. 215-239.
- Trumper, J. B., Anna Scola (1997): Nel regno delle graminacee. In: *Quaderni del Dipartimento di Linguistica UNICAL* 15: 187-221.
- Trumper, J. B., M. T. Vigolo (1995): *Il Veneto Centrale*. Padoue: CNR.
- Vavilov, N. U. (1951): *The Origin, Variation, Immunity and Breeding of Cultivated Plants*. Waltham Mass.: Chronica Botanica (traduction du russe originale).
- Vendryès, Joseph (avec E. Bachellery, P.-Y. Lambert) (1959-): *Lexique Étymologique de l'Irlandais Ancien*. Paris (LEIA).
- Vennemann, Theo (2003): *Europa Vasconica-Europa Semitica*. Berlin-N. Y.: Mouton-De Gruyter.
- Vigolo, M. T., Maddalon, Marta, Zamboni, Alberto (2003): *Dialettologia e Etnosemantica*. Padoue: CNR.
- Von Wartburg, Walter (1929-): *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (25 voll.). Bâle (FEW).

- Wagner, M. L. (1960): *Dizionario Etimologico Sardo* (3 voll.). Heidelberg: Winter (DES).
- Watkins, Ray (<sup>4</sup>1995), en Simmonds, N. W., (éd.), *Evolution of Crop Plants*. NY & Londres: Longmans: 418-429.
- Zohary, Daniel, Hopf, Maria (2000): *Domestication of Plants in the Old World*. Oxford: OUP (1988).